Vie de P. A. de B. arrière-petit fils du Marechal de Lesdiguières, Conseiller privé, Juge de la Cour du Banc du Roi, Membre de la Chambre d'Assemblée & Lieutenant Colonel de Milice; écrite par lui-même en son Château de Lesdiguières.

Comme il n'y a point de menagement à avoir avec un peuple avili et corrompu, je n'hésiterai point de publier la vie que j'ai menée depuis mon premier mariage. Je ne m'appesantirai point sur les petits details, je citerai les principaux faits qui decident ordinairement ou font connoître le caractère d'une personne.

J'ai pour grand principe de ne jamais écouter que mes passions, et de faire tout par esprit de contradiction. Je hais les grands et les petits, et j'ai l'air de les aimer de même suivant qu'il convient aux circonstances. La morale ordinaire avouée et reconnue par la religion et les hommes n'est qu'une chimère pour moi. Je n'ai jamais eu de principes, et il n'y a que les sots qui s'occupent de religion, de morale et de vertu. Quant à moi, je suis, Dieu merci, au-dessus de toutes ces bagatelles. En faut-il donner des preuves? qu'on examine ma conduite avec ma première femme. Je l'ai forcée, par mon libertinage et mes mauvaises manières auprès d'elle de me laisser. Elle étoit vertueuse, et je lui ai fait faire un coup de desespoir. Oui, cette femme charmante, qui ne pouvoit souffrir ma mauvaise conduite, a été obligée de mourir loin de moi, dans l'opprobre et l'ignominie, tandis que je jouissois ici de la faveur du Gouvernement qui passe pour le plus éclairé de l'univers; En verite, n'est-ce pas une duperie d'être honête homme, tandis qu'on peut être impunément le plus infâme coquin, et jouir encore de la faveur publique. Je n'ai eu aucun demêlé avec sa famille pour cette affaire: bien plus son propre frère, qui est un homme riche et puissant, est un de mes amis les plus devoués. A-t-on vu comme il a pris mon parti cet hiver! C'est par cette petite histoire, que j'ai debuté dans la noble carrière que je parcoure.

Cependant par un esprit qui m'est naturel, l'esprit de contradiction, je voulus faire voir dans le public que je sentois vivement l'affront que m'avoit fait ma femme, en s'abandonnant à son tour à son vil seducteur. Pour m'en venger, j'imaginai de seduire à mon tour la femme de mon ami et de mon protecteur. Appauvri par mes débauches continuelles et le nombre de courtisanes que j'entretenois, je fus charitablement accueilli dans cette maison respectable, et que j'ai outragée par la suite sans misericorde. Un autre que moi auroit peri sur l'échafaud, ou au moins auroit été disgracié pour tant d'outrages. Mais moi; un illustre rejeton des Lesdiguières, n'en a eu que plus de merite. J'ai éludé toutes les poursuites que l'on a fait contre moi. J'ai dit qu'il n'y avoit point de loi pour me condamner, et l'on m'a cru sur ma parole. Pendant toutes ces scènes d'horreur, j'ai même fait trembler le Gouvernement, en disant que j'étois un homme à craindre, et à qui on ne devoit point déplaire. J'ai opprimé par mes Jugemens injustes tous ceux qui n'approuvoient point ma conduite. Enfin, par mes cabales et mes intrigues criminelles j'ai forcé mes ennemis de m'admirer et de leur faire dire que j'avois raison d'être brigand. J'ai fais plus encore; je suis devenu l'oracle de la justice; il n'y a point de jugement de rendu dans les Cours de Justice, que je ne fasse tourner, quand il me plait, à ma fantaisie. Non content d'avoir prostitué les tribunaux et de sieger aux côtés du Representant de mon Roi, je souille à present par une hypocrisie la plus infâme les lieux saints et je fais même des presens aux autels. Dès qu'un gouvernement est assez vil et assez foible pour encourager le vice, voilà à quoi il s'expose. Le vice alors domine et la vertu opprimée est obligé de se taire.

Sorti victorieux de cet intrigue adultère et jouissant sans remords des fruits de ma conquête où mes plus grands ennemis avoient été terrassés, je resolus tout-à-coup de rompre une chaine coupable et qui n'offroit à mes regards qu'un avenir lugubre et monotone, je renvoyai ma victime et tout fut dit.

J'eus alors un nouveau caprice, je pensai qu'une courtisane pourroit me faire passer le tems plus agréablement. Je pris la femme d'un de mes voisins dont le mari étoit absent et je vecus avec elle sans éprouver la moindre inquiétude. Cette nouvelle scène donna lieu à la fameuse veillée de la belle amie. Cet écrit, que j'ai bien merité, a fait manquer mon Election à la haute-ville de Quebec il y a quatre ans. On peut juger comme j'étois de bonne humeur: une Election manquée, et pour la première fois de ma vie le gouvernement contre moi; mais j'ai été bientôt consolé de ce petit revers. Je me suis fait demander pour le Comté de Quebec où j'ai été élu malgré moi et j'ai raccomodé tous mes petits differens avec le gouvernement le mieux du monde.

Mais ennuyé bientôt de vivre avec une courtisane dont l'esprit n'étoit pas des plus cultivés et devenu libre par la mort de ma première femme, je songeai veritablement pour la première fois à prendre le masque d'un honête homme. J'admirois d'ailleurs en secret l'effet merveilleux qu'avoit sur le vulgaire en France le ton de religion de tous les grands, surtout depuis la création de la dynastie des Napoléons; si je ne puis pas être un Bonaparte, je voudrois être quelque chose d'approchant; et je veux faire ici tout ce qui n'a pas été fait avant moi. Je me decidai donc à frequenter les églises et à former des liens dorénavant indissolubles. On croyoit d'abord que je rechercherois l'alliance de quelques demoiselles qui pourroient convenir à mon rang; mais ce sentiment étoit trop delicat et trop naturel pour moi; il me falloit faire quelque chose de plus extraordinaire. J'allai prendre une fille dans l'endroit où quelques années auparavant, j'avois foulé aux pieds les liens les plus sacrés de la nature pour écouter la plus affreuse de toutes les passions; je voulois finir ma vie de gueux par un coup d'éclat, et j'y ai réussi. Pour faire voir combien le public passe legèrement sur tous mes torts, je dirai seulement en passant que quoique mon mariage fût hautement désapprouvé, on est venu en foule me complimenter sur une alliance que le cœur désavouoit.

Il y a des mariages qui se font, non par amour, mais par calcul ou par convenance. Il auroit été fort extraordinaire que mon cœur, émoussé par de longues debauches, n'eût pas calculé aussi le choix qu'il faisoit. C'est celle de toutes mes ruses qui me paroît à mon goût la plus fine. On se demandoit dans tous les cercles avec étonnement, que diable va-t-il faire là? Un homme d'esprit, un descendant des Lesdiguières se marier avec une paysanne? J'avoue que ces reflexions m'accabloient par fois; mais j'avois une si grande raison de le faire, que je n'ai pas hesité un seul instant, comme un autre Alexandre, de trancher le nœud Gordien et de terminer l'affaire aussitôt.

La veillée de la belle amie avoit porté un coup mortel à mon credit; cet écrit, en rapprochant dans un même cadre, les principaux traits de ma vie, reveilla tout-à-coup l'indignation publique contre moi; on s'étoit tellement accoutumé à tous mes vices, qu'on m'auroit vu égorger mes proches parens sans y faire la moindre attention. Le succès de cette première pièce en fait naître d'autres. Les honêtes gens ont ouvert les yeux sur ma conduite et j'ai commencé à perdre la haute idée que l'on avoit de mes talens superieurs.

Ce mariage, au lieu d'avoir tourné à mon desavantage, comme on le pensoit, devoit de plus en plus me concilier l'amitié du peuple. Je donne des bals, des diners à tous les paysans de mon village. Je bois même au cabaret avec eux, et toutes ses menées m'accreditent. Pour les gagner je leur dis que j'ai empêché la Chambre de passer une loi pour les encasarner. *Je me garderai bien de leur dire que je n'ai servi que d'un vil instrument pour empêcher que la milice Canadienne fût mise sur un pied respectable comme on le vouloit.* On s'imagine bonnement que la milice ne sera point levée: les pauvres sots! mais qu'importe: j'aime mieux faire un infâme mensonge et être élu.

J'ai passé dans mon tems pour un homme brave. Cette réputation n'est rien moins que fondée. Je suis très-lache de mon naturel et je n'ai pris le masque de la bravoure que par esprit de contradiction. J'ai toujours eu soin de connoître mon monde auparavant de faire le brave. Il faut pourtant avouer que j'ai été trompé une ou deux fois où j'ai été poussé à bout; mais je m'en suis retiré le mieux du monde, en disant qu'un Juge ne devoit point se battre, et j'en ai été quitte pour me faire tordre le né publiquement. Cette affaire auroit fait mourir de honte un autre que moi; mais je n'en ai eu que plus d'effronterie.